

Florence Trocmé

Journal de lecture

de

Raphaële George

L'absence réelle (avec Jean-Louis Giovannoni, éditions Unes, 1986), *Éloge de la fatigue*, précédé de *Les nuits échangées* (Éditions Lettres Vives, 1985) et *Psaume du Silence*, suivi de *Journal* (éditions Lettres Vives, 1986)

11 février 2014

RAPHAËLE GEORGE

C'est tout à fait par hasard que je suis tombée sur le [texte](#) de Raphaële George, que j'ai publié dans les « Notes sur la création » de *Poezibao*. J'avais attrapé au vol, en Bretagne, dans un moment d'attente, une petite anthologie des éditions Unes, l'avais ouverte au hasard et étais tombée sur ce texte qui d'emblée m'avait frappée par la profondeur de son intuition.

La plupart du temps les publications faites sur le site ne suscitent aucun écho apparent, mais à propos de cette note, j'ai reçu très vite un mail de Jean-Louis Giovannoni, heureux de cette publication et me disant qu'il travaillait à une réédition de textes de Raphaële George, disparue très jeune, à 34 ans, en 1985. Il m'a envoyé rapidement un livre écrit avec elle, *L'Absence réelle*, paru aux Éditions Unes et d'où était extrait le texte repris dans les « Notes sur la création », puis Claire Tiévant, qui anime les éditions Lettres Vives m'a à son tour envoyé les livres de Raphaële George, dont j'ai entrepris la lecture.

AUTOUR DE JOË BOUSQUET

Le livre *L'Absence réelle* suscite beaucoup de remuements intérieurs. Par son projet en premier lieu. Il s'agit d'un échange de lettres entre Jean-Louis Giovannoni et Raphaële George mais cette dernière endosse en quelque sorte le rôle de Joë Bousquet. La thématique se déploie au fil des échanges autour de l'absence, de la présence, de la disparition, de la maladie, de l'emprise d'un être sur un autre et singulièrement d'un écrivain sur un de ses lecteurs qui est aussi un jeune auteur. On devine quelque chose de très périlleux dans toute cette expérience, de celles qui peuvent rendre fou. Mais à aucun moment, il n'y a jeu gratuit, appropriation d'une figure presque mythique de la littérature, irrespect. « L'absence est peut-être la seule forme de présence que nous puissions réellement toucher » car « nous sommes le lieu, la paroi sensible de

ce qui nous a été retiré à jamais. » (Raphaële George, Jean-Louis Giovannoni, *L'Absence réelle*, Éditions Unes, 1986, p.10)

Ces mots seraient à mettre en regard de [ceux](#) d'Hélène Cixous, que je reprends ici : « : « Il n'y a guère que les morts qui soient vifs pour l'écriture. »

DE L'ABSENCE (RAPHAËLE GEORGE, JEAN-LOUIS GIOVANNONI)

« L'absence a cet étrange corps de brûlure et d'insoutenable que lui confère son essence même. Poser une main sur un objet n'est en aucun cas le présentifier. Il faut de longs silences, une immobilité totale, pour que cette partie aérienne des objets vienne au rendez-vous de la présence.' (24)

→ peut-être cela que cherchent les peintres quand ils travaillent sur le motif, Cézanne, Morandi ?

DE LA LECTURE (BOUSQUET, R. GEORGE, JL GIOVANNONI)

« Ouvert, c'est ainsi que je vous laisse des nuits entières vous dégager de vos livres, de ces points d'apparition que l'écriture, prise à sa propre illusion, prend pour réels. Les mots ont leur bavardage interne, leurs occupations en dehors de l'emprisonnement dans lesquels nous les plaçons pour servir notre nécessité à communiquer.

Ce n'est pas votre mort qui vous donne ce mouvement de vie. Vie et mort n'ont-elles pas un seul et même corps, celui de l'absence réelle. » (25)

DE L'ABSENCE RÉELLE (R. GEORGE, J.-L. GIOVANNONI)

Plus que troublant ce terme employé par Jean-Louis Giovannoni, *l'absence réelle* et qui ne peut pas ne pas rappeler ce dogme catholique, celui de la *présence réelle*. À savoir la question cruciale pour beaucoup de croyants (l'un d'entre eux, très proche de moi, y attachait une importance fondamentale et en faisait un des points d'achoppement entre catholicisme et protestantisme) de savoir si le Christ devient vraiment présent sous les espèces consacrées (la [transsubstantiation](#)), pain et vin, ou bien si revivre la Cène lors de la cérémonie religieuse est purement symbolique.

Ce détour pour m'interroger sur la notion très puissante d'*absence réelle*, que le deuil ne peut que rendre plus forte, plus *présente* !

Un peu plus loin, J.-L. Giovannoni rend compte d'une expérience stupéfiante : le voici à son tour paralysé, immobilisé, comme le fut à vie Joë Bousquet après sa blessure. On découvrira assez vite qu'il s'agit d'un rhumatisme articulaire, mais il n'empêche que ce vécu vient renforcer l'idée que les deux poètes, trois si l'on inclut Joë Bousquet, sont pris ici dans une expérience cruciale et fort dangereuse. « Plus je perdais mon regard, écrit Giovannoni, plus s'ouvrait en moi une sorte de présence diffuse qui ne me faisait être ni d'ici – où mon lit semblait me retenir – ni d'ailleurs, mais dans une sorte de corps, sans forme ni consistance, que j'imaginai être celui d'avant mon apparition, d'avant ma naissance. »

On est toujours, bien curieusement alors que ce registre semble exclu de la trajectoire du poète, dans le domaine du sacré, du religieux. Surgit ici en effet, dans la pensée, le mot *incarnation*.

Tout cela entre aussi en une résonance profonde mais que pour l'instant je ne saurais pas démêler avec ce qu'écrivent Hélène Cixous, Jacques Derrida, Georges Didi-Huberman et dans une mesure sans doute différente Patrick Beurard Valdoye (tandis que, alors que j'écris ces mots, s'éteint le sublime finale de la 8ème symphonie de Mahler, bien propre à faire songer aux revenants, *Chorus mysticus, Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis*, tout ce qui est éphémère n'est qu'allégorie, extrait du second *Faust* de Goethe).

DE L'ABSENCE DES DISPARUS (R. GEORGE, J.-L. GIOVANNONI)

→ Il y a une forme de disponibilité des absents morts qui n'est pas celle des absents vivants.

Et cette remarque très dure de R. George/Joë Bousquet au jeune auteur qui lui écrit : « Je vous accuse [...] de vouloir à tout prix entendre des voix, là où il n'y a rien que soi-même à attendre ; là où instant et fuite se fustigent pour nous donner raison de dire "je". » (28)

→ Trop souvent dans la lecture et singulièrement celle de poésie, les mots donnent le sentiment de s'épuiser, de se vider, à peines parcourus. Ici il en va tout autrement, il y a souvent quelque chose d'énigmatique dans certaines formulations, mais ce n'est jamais une obscurité malhonnête, une pose. C'est que cette réalité-là est d'une infinie complexité et surtout qu'elle n'a que peu à voir avec les concepts, ce qui rend une approche par les mots particulièrement difficile et quasiment vouée d'avance à l'échec. *Et néanmoins....* [ici sans doute se situe le vrai combat de la poésie, dans ce lieu aporétique, où impossibilité à dire et nécessité absolue de le tenter s'imbriquent en une sorte de pulsation infinie, comme celui d'un mouvement d'horlogerie].

→ Vivre des voix, vivre avec les voix, se donner des voix pour continuer à vivre, démultiplier le soliloque intérieur en voix, en volant ceux qui sont morts, terrible processus.

DU CORPS DE SONGE

« Le réel n'a qu'un corps de songe par lequel il faut passer pour rejoindre son mouvement de vie » (p. 33)

→ Est-ce que la poésie peut contribuer à rendre possible ce passage, celle que l'on écrit et celle que l'on lit.

14 février 2011

LES NUITS ÉCHANGÉES

Tel est le titre d'une des deux parties d'un autre livre de Raphaële George. Un livre qui comporte une très belle préface de Pierre Bettencourt.

À propos de Raphaële George, Pierre Bettencourt parle d'une « voix grave qui s'élève du fond de la nuit pour recouvrir toute apparence profane et dire encore une fois ce qui la sépare nettement de tout ce qu'elle ne veut pas être pour être elle ».

Le livre se déploie autour des thèmes de la nuit, du sommeil, il prélude à l'autre ensemble, *Éloge de la fatigue*, en une continuation très logique, naturelle. Il y a une extrême cohérence dans tout cela. Il s'agit de se défaire sinon de l'acquis, elle ne le dit pas ainsi, mais plutôt de tout ce que nous ne sommes pas, pour accéder au noyau d'être qui nous constitue en tant qu'humains. Il s'agit de trouver notre visage intérieur : « la nuit annonce un visage intérieur / visage qui ne peut ignorer la façon dont je mourrai... ».

→ Que l'on veuille bien entendre la radicalité de ce qui est dit là et c'est terrible : comme engrammé en nous quelque chose qui est vraiment nous et qui comporte déjà par définition notre mort. Cela qui serait le moteur profond de notre vie, notre raison d'être. Cela que la nuit et, on le verra plus tard, la fatigue aussi permettent parfois de deviner, d'entrevoir. Comme si nous nous penchions sur un puits très profond où nous distinguerions toutefois notre visage dans le cercle, tout en bas, très loin. Notre vrai visage et non pas notre visage social (au sens très large du mot). Il faudrait ne pas « occulter une mémoire lointaine, totale / une mémoire qui sait ce qui me fonde / et pourquoi je deviens. » (12)

Et j'emploie à dessein une tournure à la *Bartleby*, *il faudrait ne pas*, car il n'y a aucune injonction ici, peut-être pas non plus d'adresse directe à une personne donnée, plutôt une voix qui parlerait à qui veut bien l'entendre.

→ Essentielle aussi cette double articulation entre le passé et le devenir. L'immense question du passé, qu'en faire, comment l'interroger, l'assumer, le comprendre et surtout l'intégrer et s'intégrer dans le devenir, révéler au fond ce qui est né un jour et qui va mourir un jour, sans que nous puissions oublier, jamais, ces deux bornes. « Une mémoire qui sait ce qui me fonde / et pourquoi je deviens ». Une lecture psychanalytique est bien sûr possible ici, mais elle s'englobe dans une vision plus large, ontologique en fait. Il semble qu'il y ait eu une expérience cruciale de perte, qui rend la question de l'absence et de la présence et celle du deuil très présente. Mais on a le sentiment d'une forme de dynamisme vital profond, il n'y a là ni dépit, ni étiolement, mais un engagement : « et je sens plus j'avance / ce qui s'est perdu / et que je dois peupler. » (13)

→ Intense et déterminée. Elle ne plombe pas, malgré certaines apparences très sombres, elle ouvre.

Abandon, absence, présence, Bettencourt emploie le mot de *mystique sans foi*. C'est bien d'une expérience de cet ordre, d'une expérience très profonde de l'être qu'il s'agit ici et on ne peut que déplorer que cette voix se soit tue, et si tôt et qu'elle soit devenue si peu audible.

MOTS ET REGARD (RAPHAËLE GEORGE)

C'est magnifique et cela blesse. C'est obscur souvent, l'obscurité du mystère, pas une obscurité générée par la complexité des concepts.

Et dans cette phrase, peut-être une des clés de cette quête : « une parole / qui soit l'égale d'un regard. » (20)

Cette idée aussi d'un peuple errant sous les mots. L'attrait des mots ne conduit pas à une jouissance gratuite. Les mots sont le véhicule des âmes mortes, myriades, ensevelies peut-être plus dans la parole, les mots, une fois passé le temps des mémoires vives, que dans la terre.

DE LA NUIT (RAPHAËLE GEORGE)

Le livre de Raphaële George abonde en formules magnifiques sur la nuit et le sommeil, sur le corps dormant aussi, très charnellement, les genoux repliés, les draps... c'est une vérité concrètement vécue qui s'exprime.

→ Nous ne savons plus ce qu'est la nuit. Les villes ne connaissent pas la nuit. Nous avons joué avec le rythme circadien. La nuit ne nous fait plus (assez) peur.

→ la vision de la nuit et surtout du sommeil de Raphaële George semble toutefois très ambivalente. A la fois source et mort : « la nuit mue en nous / en si parfaite intériorité » (26)

« Et comment composer avec les mots la nuit dont nous sommes le regard » (38)

→ Il y a souvent chez Raphaële George, peut-être là encore comme dans les écrits des mystiques, des formules-choc que l'on comprend instantanément alors même qu'on est incapable de les expliquer. Sans doute parce qu'elles s'adressent en nous à autre chose que notre raison. Leur appliquer une pensée de type analytique ou déductif serait les tuer.

S'ÉGARER DANS LA MATIÈRE (RAPHAËLE GEORGE)

« Alors, sans cesse un animal erre en nous, / empêchant que nous nous endormions tout à fait. / Attachés à la nuit contre le vide / dans la peur de disparaître / peur de s'égarer dans la matière » (39)

→ Il me semble aussi que Raphaële George montre ici à quel point elle est contemporaine, et parle à notre monde. Cette peur de s'égarer dans la matière semble tellement en rapport avec toutes les découvertes scientifiques de ces dernières décennies, ces infiniment petits et infiniment grands de Pascal qui se révèlent encore plus infiniment complexes et infinis qu'il n'aurait pu l'imaginer. La jungle n'est pas uniquement celle des forêts, elle peut être aussi celle des galaxies ou celle des quarks. Et l'esquif humain semble de plus en plus menacé entre ces deux dimensions !

GRANDS PARADOXES

On trouve souvent dans les textes de Raphaële George de grands paradoxes ou des formules aporétiques qui renvoient aux écrits des mystiques, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Maître Eckhart, « clarté qui se dispense de lumière »

(R. George, 27) par exemple, en regard de « il n'est pas de nuit qui n'ait une lumière » (Me Eckhart).

Très étonnante assertion aussi que celle-là : « ombre sans ombre qui tisse notre obscurité » (27)

Ses mots sur l'enfer sont si forts qu'il me vient cette idée qu'il faudrait aujourd'hui un très grand poète pour écrire une nouvelle *Divine Comédie*, et avec quelles autres références ! Et que si elle avait vécu, Raphaële George peut-être aurait pu accomplir cela. Elle qui écrivait : « le sommeil ne m'a pas acceptée / je suis demeurée dans le péché d'être » (33)

21 février 2014

ÉLOGE DE LA FATIGUE (RAPHAËLE GEORGE)

Après *Les nuits échangées*, voici *Éloge de la fatigue*, le second titre du volume de Raphaële George. Je trouve ces pages admirables et j'ai le sentiment de n'avoir pas lu depuis longtemps quelque chose d'aussi rayonnant, mais comme une matière noire, *irradiant* serait sans doute un plus juste mot.

Un éloge de la fatigue ? : « connaissance qui se livre par épuisements », elle qui seule « peut nous donner un peu de cette secrète intelligence / qui ne nous appartient pas » (45)

→ Ce passage me renvoie aussi à cet [autre livre](#) déjà évoqué dans ce *flotoir*, *L'Absence réelle*, échange de lettres entre Jean-Louis Giovannoni et Raphaële George. Jean-Louis Giovannoni se trouve alité, comme Joë Bousquet, alors que le livre en cours est dominé par la figure de ce dernier, Giovannoni qui est en fait atteint de rhumatismes articulaires et qui montre dans ces pages (comme le fait aussi, je crois, Michaux à propos d'un *bras cassé*), qu'un dérèglement de la machine à vivre induit d'autres états, d'autres pensées, voire un autre mode d'être

DE LA FATIGUE ET DE L'EXCITATION

Il se pourrait que notre monde par son excitation folle et permanente engendre en réalité toujours plus de fatigue (notamment psychique) et veuille simultanément toujours plus la nier.

Apparition récurrente dans la presse du terme de *burn-out* : plus de combustible, plus d'énergie devenue non renouvelable, effondrement, arrêt de la machine à nier le temps et le tempo. La fatigue « annonce un trop-plein de savoir que nous évitons / préférant vieillir ignorants de nous-mêmes ». (47)

DU VENT

« La fatigue vient avec la nuit, / nous pourrions croire que par elle nous communions, / nous respirons du même vent que tout ce qui appartient au cycle de la nuit et du jour » (46)

→ Ce qui fera toujours la spécificité de toute lecture, ce qui rend toute lecture toujours singulière, c'est qu'elle a lieu dans un contexte défini, non seulement celui de la personne qui lit, mais aussi celui du monde qui l'entoure. Chaque livre est ainsi comme embarqué à bord de chaque lecteur, pour un périple étrange et toujours unique, par définition.

→ Le vent, cette présence du vent ces dernières semaines, oubli du vent, le vent qui s'impose. Ce qu'on appelle sans doute un dur retour à la réalité du monde, des puissances en jeu, des catastrophes possibles, prévisibles, annoncées.

DE LA FATIGUE (RAPHAËLE GEORGE)

Cet *éloge de la fatigue* est magnifique, parce que loin d'en faire un élément négatif, un empêchement, il la montre comme un puissant révélateur de la nudité de l'être, comme un état qui interdit le *divertissement* et qui dévitalise les prétentions de l'être humain, en « révélant l'Être au rien qui l'agit ». (64). La fatigue nous familiarise avec la mort, elle appelle la nuit et le sommeil, nous confrontant quotidiennement à une forme d'anéantissement, de disparition. Devant la fatigue, il n'y a plus de maîtrise qui tienne, nous fait comprendre Raphaële George qui en fait ainsi non pas un outil (elle ne se commande pas, même si on peut la provoquer), mais une voie privilégiée d'accès à la vérité profonde de l'être.

DE L'ÉPUISEMENT (RAPHAËLE GEORGE)

Cette très belle notion de *l'épuisement*, épuisement du temps, des possibilités, des ressources, des recours.

22 février 2014

SEUL (RAPHAËLE GEORGE)

Je suis étonnée par les réactions à ma lecture en cours de l'œuvre de Raphaële George, venant soit de lecteurs qui la découvrent, soit de lecteurs qui l'ont beaucoup lue et aimée et qui sont heureux de la voir de nouveau présente, alors qu'elle semble si oubliée.

Je poursuis donc avec *Psaume de silence*, suivi de *Journal*, toujours édité par Lettres vives.

« L'homme est seul en lui-même, / terriblement distant des autres, malgré son envie de passer un peu dans tous les yeux qui ne sont pas les siens ». (10)

→ Sur le visage encore, la notion du vrai visage, elle n'emploie pas le mot de masque mais écrit : « en décollant à force d'étouffer cette deuxième peau qui adhère au visage, ce sont les figures anciennes qui remontent en nous, qui vivent à travers nous et pourtant hors de nous... » (13)

Et cela, terrible : « Nous les vivants, n'habitons en vérité / que les momies d'autres mondes perdus ».

→ Nous sommes ainsi faits d'une part essentielle d'altérité, sur tous les plans. Biologiquement et j'ai beaucoup repensé à cette émission scientifique vue sur Arte qui désignait le ventre comme le second cerveau et qui évoquait l'incroyable quantité de bactéries que nous abritons tous, un zoo, un bestiaire intérieur nombreux de millions de milliards. Mais aussi génétiquement et historiquement, car nous sommes faits en très large part d'autre, de telle sorte que le pauvre petit moi n'est qu'une part infime de notre entité.

PENSER (RAPHAËLE GEORGE)

« Je dois penser, et que chaque pensée soit vraie / autant que l'est le ciel qui s'étend sous nos yeux ébahis. Rien n'est compris par nous ». (17).

→ Il y a un extrémisme presque violent, une radicalisation dans ce livre dont Jean-Louis Giovannoni explique bien les circonstances d'écriture : très peu de temps avant la disparition de Raphaële George, en avril 1985. Une radicalisation de la pensée qui me semble être apparue d'abord dans *Les nuits échangées*, s'amplifier avec *L'Éloge de la fatigue* pour sauter à la figure du lecteur, qui n'a plus d'échappatoire : « nous ne sommes que renaissance inachevée de la matière : toute voix qui parle en nous est celle d'un mort. » (20). Avec ce constat terrible, lorsqu'on sait quand fut écrit ce livre : « Tout se met à vivre à la dernière seconde / où nous sommes laissés » mais cela sans doute que l'on perçoit si intensément dans ces pages.

→ Et pourtant ici aucun désespoir solipsiste et stérile, comme chez tant d'autres. Et encore moins de complaisance (elle aussi si présente dans tant d'œuvres, même lorsqu'elle est masquée par l'artifice). La souffrance ici est ontologique, elle n'est pas délétère, elle renvoie plutôt à une dimension de pensée et une manière d'être qui ne s'expriment que très rarement. Comme si les œuvres d'art à quelques rarissimes exceptions près n'avaient pas ce potentiel d'aller si loin dans la confrontation avec le plus réel du réel : « faire corps avec l'origine, sentir la momie en soi. » (24)

PARADOXE ENCORE (RAPHAËLE GEORGE)

Car « il est tant de signes encore quand rien n'est écrit, mais pour les voir il faut écrire – paradoxe terrible. » (24)

→ Il me semble que c'est aussi à ce paradoxe qu'est confronté le lecteur de cette œuvre et que c'est cela qui la rend si fascinante. Il faut écrire/lire pour approcher ces signes avec la certitude que tenter de les écrire/lire c'est inmanquablement les détruire. Mais on les aura peut-être entraperçus comme les fresques s'effaçant en un instant dans la *Dolce Vita* de Fellini. Elles auront laissé traces, actives (Didi-Huberman).

NUIT, AUSSI (RAPHAËLE GEORGE)

Et toujours ce recours ambivalent à la nuit « la nuit nous divise et laisse monter en nous une lumière qui va contre le cycle ordinaire de la vie ». (26)

→ La nuit nous divise, nous dissocie, nous brasse, supprime l'illusion, laisse voir (lumière) ce qu'il en est vraiment de nous, hors ce que j'ai appelé notre

« visage social », au sens très large. Dans la nuit, dans le sommeil, ce dont nous sommes faits se révèle, se réveille : « il y a en moi ce peuple de mots, ou ce peuple d'êtres, et c'est pour savoir ce qu'ils veulent dire que j'accepte de fermer les yeux. » (27) [Je ne peux pas ici ne pas penser à Hélène Cixous et à tout ce qu'elle écrit sur le sommeil, sur les rêves, sur les innombrables *visites* qu'elle reçoit, la nuit.]

NON DÉSESPOIR (RAPHAËLE GEORGE)

« Et puis soudain, / sentir que le monde est peuplé de mots en soi, / sentir ce souffle d'élévation vous grandir, / sentir que vos rêves de grandeur ont raison d'être, / que rien ne peut empêcher la parole ; qu'avant elle, il n'y avait pas de parole ; qu'avec soi ce sera toujours la première parole, parce que c'est la nuit, parce qu'on est cette petite lueur qui brille, parce qu'on croit, et que, sur cette seule foi, tout est sauvé. » (28)

→ Problématique bien sûr, peut-être à cause du vocabulaire, la nature de cette *foi*, mais il ne me semble pas qu'elle soit de nature religieuse. Il y aurait foi en quelque chose, sûrement, toute l'œuvre semble en témoigner avec ce que j'ai perçu comme des intonations mystiques. Mais ce serait une foi sans aucune transcendance. Très mystérieuse en fait et difficile à cerner. Mais une foi qui se montre ici comme le foyer vital et le moteur, sans aucun doute, de l'écriture, en dépit de la *violente certitude de n'avoir rien à dire*, comme elle l'écrit quelques pages plus haut.(23)

LE PUIITS (RAPHAËLE GEORGE)

et ma stupéfaction en découvrant cette métaphore, un peu plus loin, alors même que j'y avais eu recours, il y a quelques jours, à propos de Raphaële George : « chacun trouve au fond de son puits sa chose à soi. » (29) [j'avais écrit vers le 13 février : *Comme si nous nous penchions sur un puits très profond qui nous permettrait toutefois de distinguer notre visage dans le cercle, tout en bas, très loin. Notre vrai visage et non pas notre visage social (au sens très large du mot)*]

→ Tant d'écritures ne percent pas la barrière de l'ego, si peu d'écritures passent le mur du soi, presque aucune ne se porte au-delà. Il se pourrait que Raphaële George soient de celles-là. Et pourtant ce n'est pas une écriture religieuse, mais plutôt véritablement poétique, en tant que pointe extrême d'une pensée non conceptuelle, confrontée aux puissances & à l'impuissance des mots et de la parole.

25 février 2014

RAPHAËLLE GEORGE

« Ce sentiment que certains sont nés pour porter davantage de vie parce qu'ils osent simplement la porter plus longtemps. » (*Psaume du silence*, 29)

→ la porter plus longtemps ou bien comme le fit Raphaële George ne pas lui tourner le dos, l'affronter dans le sommeil, à la recherche du *vrai visage*, dans

l'approche de la mort aussi, bien sûr. C'est tout le paradoxe, une fois encore : être d'autant plus vivante qu'on se sent perdue (magnifique manière d'être vivante de [Maryse Hache](#) dans les dernières années et mois avant sa mort) : « irons-nous vers la fin, / dignes de ce corps qui nous fait être. (22). Et assez confondant cet hymne au corps alors même qu'elle le sait si gravement atteint.

DE LA BEAUTÉ (RAPHAËLE GEORGE, ERWIN SCHULHOFF)

« Là où la beauté nous regarde, nous sommes étrangers ». (35)

Une de ces formules à la fois énigmatiques et bouleversantes qui émaillent les écrits de Raphaële George. Est-ce à dire que la beauté est toujours hors de nous, différente, étrangère à notre nature humaine, que nous pouvons seulement la viser, la chercher, par et dans l'art en particulier ? Mais qu'elle est *le pays où l'on n'arrive jamais* ?

Ou bien encore que lorsque nous sommes confrontés à la beauté, nous sommes obligatoirement décentrés, excentrés, portés hors de nous-mêmes ? Qu'elle nous désaliène de tous nos conditionnements ?

... une autre piste peut-être cette autre citation : « Regardant l'océan, je sens cette tragédie qui nous sépare terriblement de l'immensité ». (34)

Écoutant la musique, souvent je ressens cette tragédie qui nous sépare de nous-mêmes. Ma difficulté à *accomplir l'évènement que je suis, que j'aurais été*, pour reprendre la formule de Joë Bousquet. Joë Bousquet qui fut une figure centrale pour Raphaële George, il faut le rappeler, au point qu'elle en endosse l'identité dans un échange de lettres avec Jean-Louis Giovannoni (*L'Absence réelle*).

Et Schulhoff, toujours, totalement bouleversant dans l'andante molto sostenuto du 4ème mouvement du 1er quatuor. Un chant d'une profonde mélancolie sur un petit ostinato des autres cordes, une vie en train de s'éteindre. La répétition et la mélodie mêlées ce qui est rare et difficile... (découvrir tout le quatuor, par le Kocian Quartet, avec la partition, [ici](#), le 4ème mouvement est aux alentours de la 9ème minute et l'effet dont je parle ci-dessus débute vers la 13ème minute, il est peut-être moins sensible dans la version des Kocian que dans celle des Aviv....)

28 février 2014

LE JEU DES ÉCHOS (DICKINSON, RAPHAËLE GEORGE)

Extraordinaire parfois le jeu des échos, qui semble involontaire, mais toute la réflexion en cours du *Flotoir* semble montrer que ce n'est pas tout à fait le cas.

Je publie dans *Poexibao* une belle [note](#) de François Lallier à propos d'une traduction de quelques poèmes d'Emily Dickinson par Philippe Denis et je relève ces mots :

« car jamais nous ne sommes dans la Beauté, mais dans ses parages, son voisinage et son désir – distance qui est comme la condition de son apparition. »

Mots qui semblent une réponse, un contrepoin à l'interrogation suscitée hier par le vers de Raphaële George :

« Là où la beauté nous regarde, nous sommes étrangers ». (35)

La maison voisine (Dickinson)

Et dans ce même article ce quatrain miraculeux de Dickinson traduit par Philippe Denis :

Qui n'a trouvé de Ciel – ici-bas –

N'en trouvera pas là-haut –

Où que nous allions,

Les Anges ont loué la Maison voisine

Et soudain je sens une proximité, une parenté entre l'œuvre de Raphaële George et celle de Dickinson.

Cet intérieur sans visage (Raphaële George)

Les pages de *Journal* sont terribles, il y a là un combat presque violent entre une volonté de vivre et de croire et le travail de sape de la maladie et de la mort. De l'extérieur, on pense, on sait un combat désespéré puisqu'on en connaît l'issue, mais comment cela fut-il vécu, en vérité, on peut un peu le deviner, avec précaution et respect dans ces pages : « je ne peux pas accepter un tel bûcher dont je ne comprends pas la raison, c'est pourquoi je me retourne vers cet intérieur sans visage que je tente de toucher en insistant du bout des mots, mais peut-être est-il à lui seul la raison de mon asphyxie. » (*Psaume de silence*, suivi de *Journal*, p. 53)

Du sommeil (Raphaële George)

Page 54, une longue note très éclairante sur le recours au sommeil par Raphaële George et dont il a été fait plusieurs fois mention dans ces notes. « Je m'étais endormie volontairement [...] pour tordre le cou aux fantômes avec qui je fais ma route » et elle ajoute un peu plus loin « je me sentais trop peuplée. Mon cerveau était ma proie et ma peur, je n'avais d'autre réflexe possible, pour y maintenir l'énergie, le désir, que de me protéger par un sommeil mesuré, une veille de confiance, une veille où tout ce qui vous possède peut se déposer comme au fond d'une rivière ».

De l'usage du sommeil (R. George et Dali)

Et elle ajoute qu'elle a pris l'habitude « très jeune, dès l'adolescence, de minuter [ses] moments de repos par un compte-minutes. » Et que ses amis la taquinaient en lui disant « tu te mets à cuire ».

Cela me renvoie à l'anecdote concernant Dali qui avait aussi recours au sommeil-éclair. Il raconte quelque part qu'il s'installait dans son fauteuil, les bras dans le vide, une pièce de monnaie dans une main, au-dessus d'une

soucoupe posée au sol. Quand la pièce tombait dans la soucoupe, c'était le signe que le sommeil avait assez duré.

Étonnant de voir ce même recours au sommeil-éclair chez deux créateurs si différents. Mais si *peuplés* l'un et l'autre sans doute.

« Il y a en moi ce peuple de mots, ou ce peuple d'êtres ; d'autres qui se promènent, qui errent tout au fond. Et c'est pour savoir ce qu'ils veulent me dire que j'accepte de fermer les yeux. J'ai la ferme conviction de trouver ainsi une mémoire, la vraie mémoire, celle peut-être qui donne au sens tout son poids de vérité, toute son assurance ». (55)

→ ce serait là qu'elle puise la matière de son écriture, et la raison pour laquelle celle-ci semble la plupart du temps si vraie, si juste, dénuée de tout artifice et plus encore de toute tricherie : « je ne sais jamais ce qu'elle sait, mais je vais jusqu'à imaginer que nous connaissons à l'avance la façon dont nous mourrons ; parce que nous devons savoir très profondément ce qui dans l'histoire, avant que nous soyons au monde, déterminait déjà notre venue. » (56)

→ Je note aussi ici l'écho entre ces notes du journal et les poèmes écrits sans doute peu de temps après. Ces thèmes, on les a déjà rencontrés, formulés presque à l'identique mais comme nettoyés, densifiés, dans les poèmes. Portés à leur point d'intensité maximum.

Du côté du vent, aller, aller simplement (Raphaële George)

Et pour terminer cette première lecture, cela : « Je ne sais ce qui m'amène ici. Avec les mots on croit être un peu plus. On imagine que l'on sait des choses. C'est écrit et on ne sait rien de plus. Pourtant, il y a cette envie d'être du côté du vent... ce désir de faire partie de l'inconnu » (59)

« A mon avis nous sommes ici pour aller, aller simplement ». (60)

Une leçon de vie qui est d'autant plus forte qu'elle est dite peu de temps avant la mort et sans doute en toute conscience de cette échéance.

(et en contrepoint, [*Lux aeterna*](#) de Ligeti)